

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Michel Labbé, 2013

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	3
ÉPIGRAPHE.....	4
Première partie.....	5
1.....	6
2.....	12
3.....	12
Deuxième partie.....	12
4.....	12
5.....	12
Troisième partie.....	12

6.....	12
7.....	12
8.....	12
9.....	12
10.....	12
11.....	12
12.....	12
13.....	12
Quatrième partie.....	12
14.....	12
15.....	12
16.....	12

**.....	12
Biographie.....	12
Couverture.....	12

DÉDICACE

Je dédie ce livre à tous les enfants,
victimes du Satanisme,
martyrs du silence.

ÉPIGRAPHE

Le bonheur ne dépend pas de ce que nous possédons, mais de la capacité à apprécier ce que nous possédons.

PREMIÈRE PARTIE

La face cachée
de Meryl Creek

CHAPITRE 1

On dit que les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus. Dans le cas de Michael Furland et d'Hélène Denouval, je dirais, moi, Apollo Corbine, leur meilleur ami d'enfance, alias « Corbino le magicien », qu'ils venaient de Saturne. En ce sens qu'ils semblaient déjà promis l'un à l'autre, scellés par un anneau perpétuel dès leurs premiers jours en ce monde. Mon prénom, peut-être l'aviez-vous deviné... je suis né le 16 juillet 1969, jour du décollage de la fusée Apollo 11 et de son incroyable mission sur la Lune. Pour cela, le premier petit pas de l'homme et un grand pas pour l'humanité allaient devenir assez vite une anecdote que ma tante Adélaïde, qui fit office de baby-sitter, ne manquait pas de rappeler à tous au point que j'en étais un peu gêné. Elle croyait beaucoup à l'influence de l'astre lunaire sur les comportements des individus. Elle disait : « Vous savez, né sous pareille conjoncture, il était normal qu'il fasse ses premiers pas très

tôt. » Puis elle ajoutait, pointant et gesticulant du bout du doigt : « Vous verrez, je vous le dis, ce p'tit gars ira loin ! » Toutefois beaucoup furent vite désenchantés par la loi de l'apesanteur que notre humble satellite nocturne exerça sur mon imagination au point de m'y rendre sans trop de peine assez fréquemment en pleine classe. Enfin, je n'étais pas si pire que ça malgré tout. J'avais quand même une bonne moyenne. Il fallait seulement que je fournisse un effort de concentration plus soutenu que les autres. Mademoiselle Nelligan, notre institutrice, était là pour me le rappeler et s'était toujours montrée d'une patience d'ange. J'avais de bons parents, un frère et une sœur avec qui je pouvais me chicaner, et les meilleurs amis du monde. En fait, moins que Kevin Renaud qui jouissait d'une cote de popularité plus étendue que la mienne. Il ne maîtrisait pas seulement les mathématiques et la géométrie, mais jonglait avec les chiffres avec une aisance hors du commun. Son avenir était tout tracé et le tapis rouge se déroulait déjà devant lui. De mon côté, je rêvais de devenir le plus grand illusionniste ou écrivain d'une

histoire fantastique de tous les temps. Le petit village côtier, qui m'avait vu naître, semblait tout désigné pour un tel apprentissage. On aurait dit qu'il abritait un monde imaginaire jusqu'ici ignoré. Il y avait une leçon à tirer sous chaque événement insolite qui survenait, même dans ce qui pouvait apparaître pour certains comme anodin. Rien n'était le fruit du hasard. C'était la face cachée de Meryl Creek.

Je ne pourrai jamais oublier ce mariage du 12 juin 1982 de Josh Thuller et Ardène Colbec. C'était l'année de mes 13 ans et celle où mon insouciance scolaire m'avait conduit sur le bord d'être recalé. J'aimais assister à chaque cérémonie à l'église Sainte-Véronique même si je n'avais aucun lien de parenté. J'y venais avec Hélène, Frangie, Michael et son grand-père paternel, William, qui faisait l'élevage des colombes – il croyait en l'existence d'un autre monde le Labyrinthus columba (Labyrinthe des colombes). À la demande des futurs mariés, il se déplaçait avec une imposante volière en acier tubulaire recouverte d'un grillage de broche fine qu'il n'avait qu'à glisser, pour

rendre l'opération plus commode, sur les ridelles du plateau de son vieux pick-up GMC. Elle retenait captifs cinquante couples de ces oiseaux à plumage blanc comme la neige qu'il laissait s'envoler par une large trappe sur le dessus qu'il ouvrait d'un seul coup au moment où les nouveaux époux s'étaient suffisamment avancés sur le parvis de l'édifice religieux. Il s'adonnait à cette activité depuis qu'il avait pris sa retraite. C'était son passe-temps et sa passion. Nous étions fascinés par toute la magnificence que revêtaient la circonstance et surtout, le caractère mystique qui unissait deux personnes pour la vie devant Dieu et les hommes. Madame Pivoli, l'organiste, n'avait aucun problème à ce que nous montions dans le premier étage du jubé pour mieux en observer tout le déroulement. Seulement cette fois, le couple Thuller Colbec arrivé de nulle part inopinément, et que pas un seul résident de notre petite communauté ne connaissait d'un côté comme de l'autre de ce qui aurait pu être tant soit peu un cousin ou une cousine, allait semer la consternation. Les colombes refusèrent de s'envoler.

Aucune ne se sortit la tête de la cage. Plutôt que cela, une véritable nuée de corbeaux arriva à l'instant même, croassant sans arrêt, se juchant sur les rebords de la toiture à pignon cathédrale, les poteaux, fils électriques et lampadaires tout autour. Le vieil homme, le teint de son visage rempli d'une grande frayeur ayant passé de rosâtre à blanc crème, les yeux désorbités, cria :

— Mon Dieu ! C'est Satan et ses anges maudits ! Cette alliance est sacrilège. Ils viennent pour les emmener avec eux !

Le couple s'arrêta silencieux, et d'un petit sourire en coin qui trahissait assez bien leur hypocrisie et leur cynisme envers la célébration religieuse, ils nous dévisagèrent tout en reculant pas à pas vers la Cadillac décapotable noire, ouvrirent les portières, montèrent et partirent aussitôt à grande vitesse du même côté qu'ils étaient arrivés par la rue principale, tout le monde s'écartant sur leur passage et les oiseaux noirs s'élançant après eux avec une telle fureur que leurs cris devinrent insupportables à nos oreilles au point d'être obligé de se les boucher avec nos mains. Le ciel qui s'était

assombri momentanément lors de leur envolée reprit peu à peu de sa clarté originale, tous les témoins encore sous le choc. Puis l'abbé Daniel, à deux bras de nous, fronça les sourcils et laissa échapper ces quelques mots qui pesaient lourdement sur sa conscience depuis les premiers instants de l'arrivée du nuage noir :

— On ne se moque pas de Dieu ! Terrible sera le châtement ! dit-il, complètement abasourdi, s'en retournant vers son presbytère tout en se secouant la tête et répétant sans cesse ces mots : « L'amour n'est plus aimé... l'amour n'est plus aimé... l'amour n'est plus aimé... »

Nous le regardions s'en aller ainsi. Un tel jugement péremptoire ne pouvait, de la part de quelqu'un comme l'abbé Daniel, que nous rendre plus conscient de la gravité de ce qui semblait être de toute évidence à présent, une fallacieuse cérémonie de parjure qui n'avait pas pu se déjouer du « Divin Maître suprême » des serments éternels. On le savait sévère pour lui-même, mais d'une grande magnanimité envers quiconque éprouvait la moindre difficulté spirituelle ou matérielle.

En d'autres mots, il prêchait beaucoup plus par l'exemple que par la parole et il s'était particulièrement impliqué à mettre sur pied notre première équipe de baseball. Quand il fut assez loin de nous, William Furland refermant l'ouverture de la cage ne put s'empêcher de nous révéler l'essentiel de ce qu'il croyait :

— C'est Chaal, le démon de la jalousie et de l'envie, il est venu pour les chercher. C'est inévitable. Ils sont probablement des complices qu'il a malheureusement réussi à subjuguier et entraîner sous son étendard en leur promettant la richesse et la puissance en cette vie. Oui, il est jaloux du bonheur des hommes. Contrairement à ses semblables qui ont été précipités au plus profond de l'enfer par Michel et ses anges lors de leur révolte contre Dieu, celui-ci fut condamné à souffrir de la félicité éternelle qu'il avait perdue en errant sur la terre jusqu'à la fin du monde. Il n'épargnera aucun stratagème pour venir à bout des êtres qui font le serment de s'aimer pour la vie. Il fera tout pour briser cela ! termina-t-il emporté comme dans une vision qui défilait devant lui.

Moi qui habituellement aimais bien les histoires de magiciens et de dragons, curieusement je préférerais ne pas pousser l'intérêt d'en savoir davantage. Sauf Michael, en raison de son petit côté plus investigateur.

— Oui, mais sans vouloir vous offenser grand-père, nous pouvons parfois commettre des erreurs et tomber dans ses pièges. Quoi faire alors ? Est-ce qu'il y a une possibilité de s'en sortir ?

Le septuagénaire nous fixa quelques secondes d'un visage hagard pour finalement lui répondre :

— Oui, bien sûr ! Il faut passer l'épreuve du Labyrinthus columba. C'est un autre monde entre celui du ciel et de la terre. Ta grand-mère et moi y sommes déjà allés, tu sais. Dharon le sage est celui qui détient les réponses des différentes énigmes qui nous permettent d'ouvrir les sept grandes portes scellées. Nous devons les trouver tous sans exception, et le faire sans nous séparer l'un de l'autre. Si nous entrons ensemble, nous devons en sortir ensemble. De plus, Chaal a le droit d'user de tous ses pouvoirs maléfiques pour nous distraire, nous faire

craindre le pire afin de nous emmener à prendre une autre direction en nous mettant en opposition. C'est son jeu ! C'est du même coup un véritable combat contre l'amour propre et la jalousie par les seules armes d'une véritable humilité et d'une confiance mutuelle inébranlable. Personne ne veut me croire, mais il existe vraiment !

— Si j'ai bien compris, vous et grand-mère avez réussi à vous en sortir, sinon vous ne seriez pas ici en train de nous en parler, argua le petit-fils complètement subjugué.

— Très juste. Il faut également faire preuve de courage et d'habileté physique et mentale face à tous les dangers auxquels nous sommes inévitablement soumis à travers les passages reliant chacune des grandes portes, ajouta-t-il.

— Dans ce cas, demandai-je à mon tour, est-ce qu'il y a un moment où vous avez failli y rester ?

Avant qu'il n'eût le temps de me répondre, Hélène rajouta, vivement intriguée :

— Est-ce que vous avez eu à vous battre contre des monstres, des bêtes féroces ou

même contre Chaal et ses pouvoirs maléfiques ?

Ruminant ce qu'il revoyait déjà dans sa mémoire, ses lèvres tremblotantes se libérèrent.

— La faucheuse de la mort fut ma pire épreuve. Nous devons traverser une vallée sulfureuse en marchant sur un cordon de galets le long d'une falaise. La température dépassait les 40 °C. Mélangé avec les vapeurs sulfuriques, l'air devenait pratiquement irrespirable. Plus nous arrivions vers la fin, plus l'énorme faux à rouage mécanique se rapprochait et menaçait de nous couper en deux d'un seul coup si nous avions le malheur de nous laisser trop longtemps ou si nous avions l'imprudence de ne pas tenir notre corps contre les parois de l'immense rocher. Chaque seconde comptait. Elle nous effleurait et produisait un léger sifflement qui vous glaçait de frayeur à son passage. C'est terrifiant comme mort. Pour ma part cela aurait été un peu moins difficile à réussir, n'eût été mon problème d'asthme. On a beau être jeune et fort, mais si l'on arrive plus à respirer, nous tombons comme

des feuilles mortes. Oui, j'ai bien cru y rester. Au moment où je suppliais ta grand-mère de continuer sans moi, parce que sur le point de m'évanouir, elle se rapprocha de moi en me tenant très fort par la main et m'embrassa pour m'insuffler tout l'oxygène dont j'avais besoin pour franchir les quelques mètres qui restaient. Majorie a montré qu'une intelligence fine dans un corps frêle et délicat peut venir à bout de l'insurmontable face à une puissance physique masculine sur le bord de tout lâcher.

— Après cette épreuve, osai-je lui demander, vous restait-il que la septième porte scellée à ouvrir ?

— Non Apollo ! Là, nous nous trouvions seulement entre la deuxième et la troisième. Nous étions loin d'être au bout de nos peines. Après cela, nous devions parvenir à traverser Le Royaume d'Akinéor, le prince menteur, L'Île des Dragons bleus vengeurs, Le Pays des Cyclopes voyeurs et finalement, une confrontation ultime avec Chaal et ses chevaliers cadavériques ! débatta William Furland qui brandissait à présent un pied-de-biche qu'il avait agrippé de son coffre à

outils en bois dans le coin arrière du véhicule, emporté par le sujet et comme s'il avait eu une longue épée à la main.

— Mais face à ses pouvoirs magiques, rétorqua Frangie, vous ne pouviez pas faire le poids, c'est injuste.

— Pas sans l'ange Voluntas [vo-lounn-tass] qui te conseille, te guide et s'assure que Chaal est régulier.

Revenant de son monde et réalisant du coup « l'épée fantastique » qu'il tenait dans sa main droite, à la fois surpris et effrayé par lui-même, il ne voulut pas en révéler davantage.

— Bon, vaudrait mieux rentrer à présent, je crois, dit-il tout en remettant l'outil dans le coffre.

Après nous montâmes dans la camionnette, encore suspendus par cette tranche de son incroyable récit que je n'avais pour ma part aucune difficulté à revoir dans ma tête, et nous rentrâmes chacun chez soi. Ce fut pour moi la plus douloureuse insomnie de ma vie : hanté d'un côté par ce que je savais déjà ; de l'autre par ce que j'arrivais à imaginer dans le brouillard de mon esprit qui

tentait en vain d'y pénétrer. Mais qu'est-ce que ça aurait été si je m'étais empiffré d'une tarte à la crème aux framboises de tante Adélaïde ce soir-là ?

CHAPITRE 2

Le lendemain à la grand-messe dominicale, il était assez remarquable de voir par mon teint blafard et mes yeux cernés, comme si j'avais participé à un feu de camp la veille au soir et que j'avais oublié d'y enlever la carbonisation de la fumée à ce seul endroit de mon visage, que j'avais passé une nuit blanche. Néanmoins, un autre événement malheureux allait jeter le trouble et la confusion dans toute la communauté et du même coup me sortir de mon état léthargique en moins de deux : le vol du reliquaire de la sainte Ampoule.

Notre pasteur, visiblement bouleversé par la nouvelle, en fit l'annonce :

— Chers frères, chères sœurs dans le Christ, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer... le reliquaire contenant une petite quantité de l'huile de la sainte Ampoule ayant servi à oindre le premier roi de France, Clovis, ainsi que ses successeurs légitimes, a vraisemblablement été volé selon ce qui a été

confirmé par la police du comté de Corner River, le sergent Oscar Noland et le lieutenant-déetective, monsieur Régis Karp. Nul besoin de vous dire que c'est très grave et que nous implorerons Dieu spécialement dans cette messe de nous venir en aide, afin de le retrouver intact. Toute personne ayant un indice ou une information susceptible de leur être utile dans cette enquête est priée de bien vouloir communiquer avec eux.

Assis dans le même banc que mes parents, entre mon aîné, Dylan et ma cadette Naomie, un vent de stupeur traversa toute l'assistance, nous nous regardions les uns les autres, certains complètement figés. Notre postière, madame « Bo » [Bonin], juste derrière nous souffla tout en faisant le signe de la croix :

— Mon Dieu qui a pu faire ça !

Un fait plutôt rare, il ne fit pas l'homélie et il passa aussitôt à la célébration eucharistique. C'était un peu normal qu'il en soit ébranlé plus que nous, parce que c'est lui qui l'avait ramené d'un pèlerinage en France avant qu'il ne devienne prêtre. Il y tenait beaucoup en dépit de ceux qui n'y croyaient pas. Il nous avait expliqué qu'au moment du

baptême de Clovis par l'évêque saint Rémi à Reims, il se produisit un grand miracle. Dès qu'on fut arrivé au baptistère [chapelle d'une église destinée à l'administration du baptême], le clerc qui portait le chrême, séparé par la foule de l'officiant, ne put arriver à le rejoindre. Ce dernier alors leva au ciel ses yeux en larmes et supplia Dieu de le secourir en cette nécessité pressante. Soudain apparut, voltigeant à portée de sa main, aux yeux ravis et étonnés de l'immense foule, une blanche colombe tenant en son bec, une ampoule d'huile sainte dont le parfum d'une inexprimable suavité embauma toute l'assistance. Dès que le prélat reçut le précieux flacon, la colombe disparut. C'est avec une portion du baume contenu dans cette ampoule que les rois de France ont été oints lors de la cérémonie du sacre.

Il croit également à la venue d'un Grand Monarque qui sera le 70e roi de France de la dynastie des Capétiens [Hugues Capet] et de Louis IX (saint). Il surgira, nous avait-il confié, vers la fin des temps, au moment voulu par Dieu, pour combattre « le fils de perdition », l'Antéchrist.

Aussitôt la messe terminée, je me précipitai à l'extérieur pour prendre contact avec Michael et voir ce qu'il entendait faire pour découvrir ce qui avait bien pu se passer. Car je savais déjà que sa tête bouillonnait d'un plan en vue de retrouver le ou les voleurs. Il s'intéressait à toutes les enquêtes policières rapportées dans les journaux. Le contraire n'était pas lui. Je l'abordai en lui disant :

— Salut Michael ! Tu as une idée de ce qui a bien pu arriver ?

— Pour le moment pas grand-chose, à part qu'il y a une arnaque en plus là-dessous, ça ne fait aucun doute dans mes neurones. Le lieutenant Karp a déclaré aux journalistes « qu'il y avait un incontournable élément de départ », à savoir que le vol ne pouvait avoir été perpétré qu'entre vendredi 20 h 10 et samedi 15 h 35, considérant que dans un premier temps la femme de ménage, madame Félixine Boyer, lui avait certifié que le reliquaire était toujours là au moment où elle passa devant à cette heure précise indiquée sur la grande horloge au fond du couloir et que dans un deuxième, l'abbé Daniel de son

côté avait constaté sa disparition de la même manière à cette dernière heure, quand il aperçut les morceaux de verre sur le tapis et la vitre de la porte de l'armoire encastrée dans le mur, brisée.

— Tu crois que le couple Thuller Colbec y est pour quelque chose ?

— Bien plus que ça. Ils ne peuvent pas avoir opéré seuls, car ils se sont présentés à l'heure fixée pour la cérémonie et ils sont repartis aussitôt après. Tous les gens interrogés jusqu'ici affirment qu'ils ne les ont pas vus nulle part dans Meryl Creek avant cela. Il y a donc un ou des complices. Dès cet après-midi j'ai bien envie de creuser un peu plus loin pour le découvrir. Si Hélène, toi, et « Frangie » (Francine Jobard) avec « Boule de poil » (son chien) vous voulez venir avec moi, ce serait encore mieux. Je ne serais pas le seul témoin. Peut-être que le voleur est encore dans les parages et qu'il attend la nuit pour sortir de sa cachette et filer, qu'en penses-tu ?

— Pour ma part, il n'y a pas de problème, je te suivrai. Seulement tu veux aller où exactement, j'espère que ce n'est pas à

l'autre bout du monde comme la dernière fois. Je ne voudrais pas me retrouver avec un début de vacances en punition dans ma chambre, tu comprends. En plus, tante Adélaïde m'a promis de me commander cette fameuse poudre de perlimpinpin en récompense de mes notes d'examens de fin d'année. C'est le seul ingrédient qui me manquait pour exécuter mes premiers tours de magie, lui dis-je.

Puis l'inspecteur qui nous observait de loin depuis un petit moment s'approcha de nous, attiré sans doute par notre conversation très animée.

— Il n'y en a pas beaucoup qui m'ont paru très agités ce matin. La plupart ne savent pas quoi me dire. Seriez-vous les seuls à pouvoir me fournir le moindre indice ou détail, si insignifiant puisse-t-il être, hormis cette histoire de nuée de corbeaux hier ?

— Non, désolé lieutenant, nous répondîmes l'un après l'autre.

— Nous parlions seulement de mener notre propre enquête, ajouta avec plein de sérieux Michael.

À ces mots, Karp éclata de gros rire

jugulaire.

— WHA HA ! HA !

Il riait tellement fort, que tout le monde encore présent se retournait, stupéfait de le voir s'en aller ainsi vers son véhicule, une vétuste Mercedes Benz grise.

Nullement intimidé par sa réaction, Michael reprit :

— Tu n'as rien à craindre cette fois, Apollo. Je voudrais me rendre à bicyclette jusqu'au vieux phare de La Sentinelle du Nord par la grande route qui mène à Moon's Bay pour voir si on ne trouverait pas une trace quelconque. Le couple maudit a pris cette direction m'a assuré monsieur Quickerman (le garagiste). Rendez-vous en face du Bureau de Poste à 14 h pile !

— Très bien, j'y serai. Je me charge d'en parler aux autres. Mais viendront-ils, ça, je l'ignore ?

CHAPITRE 3

Nous nous retrouvâmes tous à notre point de ralliement à l'heure convenue. Le plus difficile avait été d'obtenir la permission des parents de Frangie. Elle était la plus jeune de notre quatuor et ils nous firent promettre d'être à la maison pour le souper. Nous nous saluâmes tour à tour et nous partîmes sans plus tarder l'un derrière l'autre, Michael (« l'invincible ») en tête avec Boule de poil.

Comme il fallait s'y attendre et tout en pédalant, la question que tout le monde n'avait pas encore osé soulever et qui mijotait dans nos têtes depuis un bon moment se fit entendre par le timbre clair d'une voix qui avait le mérite de me sortir de ma somnolence.

— Dites-moi, lança Frangie, j'espère que vous savez qu'il paraît que le vieux phare est hanté par le fantôme de monsieur Groundswell. Plusieurs témoins, parmi eux des capitaines de navires marchands ainsi que des membres de leur équipage, disent

l'avoir vu venant sur les eaux dans le brouillard et la mer déchaînée pour empêcher qu'ils aillent s'échouer sur les récifs.

— C'est vrai. Mais il ne s'est jamais montré en plein jour, rassura Hélène.

— Tout à fait, enchaîna notre guide, et il n'y a aucune raison de croire qu'il veuille nous faire du mal. C'est le contraire. Max Groundswell était un homme bien malgré tous ses effroyables récits de voyages qu'il racontait. Même que s'il veut collaborer avec nous pour retrouver le précieux reliquaire et celui qui l'a volé, je n'y vois pas d'inconvénient. La police n'hésite pas à recourir parfois à des médiums comme madame Léa, alors je ne vois pas pourquoi je refuserais son aide même s'il ne s'agit que de son fantôme.

Michael avait entièrement raison, il n'y avait rien à craindre, et tout Meryl Creek savait qu'il ne pouvait être responsable de la tragédie du FER-DE-LANCE qui s'était fracassé contre les rochers de l'île d'Aquilon dans une mer complètement démontée. Le vieux gardien du phare âgé de quatre-vingt-six ans surpris par la tempête d'une rare

violence avait fait une crise cardiaque due à un trop grand effort soudain pour monter les marches de l'escalier qui menait au dernier étage de la tour. Il n'avait pas pu allumer le feu à temps pour prévenir le bateau du danger qu'il courait. C'est le facteur qui avait fait la macabre découverte le lendemain.

Il avait été marin dans sa jeunesse et il se plaisait à nous raconter ses multiples aventures sur les cinq continents avec le capitaine James Bucklet.

L'aventure la plus périlleuse et horrible qu'il avait vécu était celle où ils avaient échoué sur l'île de Sumatra. Les Bataks, une tribu d'indigènes coupeurs de têtes et cannibales les avait faits prisonniers. Lui, leur porteur congolais Matondo, le capitaine ainsi que quelques-uns de ses compagnons avaient réussi à s'échapper durant la nuit à travers une jungle épaisse remplie des plus dangereuses espèces animales, dont deux d'entre eux périrent dévorés par un python et un tigre sans qu'ils puissent faire quoi que ce soit pour les sauver. Ils avaient pris la mer en pirogue par le détroit de Malacca pour ensuite, sans trop de difficulté, atteindre

Singapour en Malaisie, où ils trouvèrent refuge.

Il croyait en l'existence de l'Atlantide, le continent englouti. Selon lui, il se situait entre les îles Açores et Canaries, alors que d'autres prétendaient même qu'il occupait l'essentiel de l'Atlantique Nord à partir de la mer Égée en passant par le détroit de Gibraltar et qu'à une certaine époque il constituait un pont terrestre qui permettait de rejoindre l'Amérique à pied sec, depuis l'Europe. D'après le récit de Platon, nous avait-il confié un jour, la richesse minière de l'île Atlante était considérable, on y trouvait entre autres de l'or. De vastes forêts recouvraient son sol, fournissant d'importantes quantités de bois pour la construction de bateaux.

Le bétail, le gibier y abondaient, ainsi que des champs de céréales et des vergers. Bref, selon le philosophe, Atlante était une sorte de paradis terrestre, avec sa pierre d'excellente qualité qui facilitait la construction d'impressionnants monuments. La force militaire des Atlantes était à la mesure de leur fortune. Celui-ci parlait d'une flotte de

1200 navires et d'une armée de 10 000 chars, ce qui traduisait un ordre de grandeur indéniable, ai-je mieux compris plus tard.

Max concluait en disant que selon l'historien Bory de Saint-Vincent, l'Atlantide aurait été anéantie lors d'une gigantesque secousse tellurique qui aurait libéré un lac immense, le Tritonide, qui se situait au nord de l'Afrique ; alors que d'autres tendaient à démontrer qu'il y a environ 14 000 ans, une météorite, un astéroïde ou une comète d'une dimension considérable aurait heurté la terre de plein fouet, dans une région située à l'ouest de l'océan Atlantique, vers les Grandes Antilles, près de Porto Rico. Finalement, ce qui lui paraissait tout aussi probable, c'était que les habitants qui auraient péri lors du déluge n'étaient autres que les Atlantes, aussi appelés Titans par la mythologie grecque.

Le plus drôle était que Max Groundswell ne possédait qu'un niveau d'étude très élémentaire. Mais qu'est-ce qu'on pouvait l'écouter pendant des heures sans se fatiguer !

Par ailleurs, vous vous imaginez un peu

mon retour à la maison avec ma tête bourrée de tous ces récits fabuleux et surtout, l'absence total de mon esprit dans les cours de classe le lendemain quand le moulin de mon imaginaire se mettait en branle pour les déballer tour à tour comme les papillotes de chocolat accompagné d'un petit papier portant une devinette, une blague, une citation amusante et parfois un pétard, que tante Aurélie nous offrait dans sa bonbonnière en cristal de Bohême au souper de Noël.

Il était même arrivé que l'institutrice me posant la question : « Comment se nomme l'océan qui sépare l'Amérique de l'Europe ? » j'avais répondu, sortant de ma bulle fantastique : « Gibraltar ! » Tout le monde avait éclaté de rire et j'avais dû vivre avec le surnom de « Gibral-tord » le restant de l'année.

Pour revenir à Max Groundswell, ce qui le rendait encore plus fascinant comme personnage était l'origine de son nom. Il avait été retrouvé sur la plage dans un panier d'osier après le passage d'un typhon aux Philippines par un prêtre missionnaire de la

Congrégation des Pères du Saint-Esprit qui constatant le miracle de la survie de l'enfant de race blanche l'avait surnommé « Ground swell » (lame de fond).

Deux jours plus tard, après avoir tenté de retrouver ses parents parmi les naufragés d'un navire britannique, il le baptisa sous le prénom de, Maxim.

Notre phare en cette terre d'Amérique représentait une sorte de récompense pour un gardien. Car dans ce métier comme dans d'autres, nous avait-il expliqué, il y avait des échelons à gravir, si l'on estimait que nous le méritions. Les gardiens appelaient les phares de haute mer, les « Enfer », ceux installés sur une île, les « Purgatoire » et finalement ceux situés sur le continent, les « Paradis ». En général, les gardiens débutaient leur carrière sur un Enfer, pour la finir dans un Paradis. Mais, certains d'entre eux ont préféré passer toute leur vie professionnelle sur des phares de haute mer, y compris sur le plus difficile d'entre eux : Ar-Men.

Le phare d'Ar-Men (le rocher ou la pierre en breton) était situé à l'extrémité de la Chaussée de Sein, à la pointe ouest de la

Bretagne. Il portait le nom du rocher sur lequel il avait été érigé. Considéré comme un lieu extrêmement éprouvant par la communauté des gardiens de phare, il avait été surnommé « L'Enfer des Enfers ». Il n'était pas rare que, dans des conditions difficiles de mer et de vent, on ne puisse pas relever les équipes tous les 15 jours comme de normal. Les coups de boutoir portés par la grande houle pendant les tempêtes faisaient trembler tout l'édifice et pouvaient faire tomber tout ce qui était accroché aux murs, rendant ces périodes particulièrement insupportables pour les gardiens.

Max Groundswell y avait passé plus de vingt-cinq ans de sa vie. Cependant, il n'avait pas eu à accomplir celui des Purgatoire du fait qu'on lui avait proposé celui des Paradis de La Sentinelle du Nord qui, depuis sa mort et comme cela se fait maintenant de plus en plus, avait été automatisé.

Un vieux hangar de planches noircies avec sa toiture en tôle rouillée qui servait jadis à abriter un cheval avec son buggy y était toujours, même si l'on songeait à le démolir éventuellement. Mais là, il allait être pour

nous d'une grande utilité... voire d'un précieux secours.

Nous roulions toujours en file indienne sur le bord de la nationale 137 le long des côtes et Hélène demanda de faire une pause, question de se reposer quelques instants.

— Hé ! on ne pourrait pas s'arrêter cinq minutes... j'ai les rotules en marmelade.

Venant d'elle, je savais que notre guide acquiescerait à la proposition.

— Très bien, cria l'invincible, qui aurait préféré poursuivre sans s'arrêter.

Moi et Frangie, haletant après une longue montée, étions silencieusement de son avis. À cet endroit, nous avons les deux tiers du trajet de parcourus, soit environ 22 kilomètres. Une halte avec table à pique-nique et stationnement avait été aménagée pour les voyageurs et les touristes dans le virage de la route qui offrait une superbe vue panoramique, hormis celle du phare, si l'on préférait ne pas s'y rendre et continuer tout droit vers Moon's Bay. Immobilisant tour à tour notre vélo, nous allâmes nous étendre sur la table, Michael et Hélène ensemble sur le dessus ; Frangie et moi sur chacun des

bancs. Et les yeux fermés, nous nous laissâmes bercer quelques minutes par le vent qui chatouillait le duvet de notre peau. On n'y entendait que le bruissement des peupliers plantés en rangée le long de la route sous chaque rafale. Puis, se remettant chacun sur notre séant, Michael nous confia ce qu'il avait appris sur le couple Thuller Colbec.

— Je me suis demandé, comme beaucoup d'autres, j'imagine, comment le couple maudit avait pu obtenir de notre bon curé son consentement pour la cérémonie et la bénédiction de leur mariage avec comme seul témoin, monsieur le maire Roubignan, qui ne les connaissait pas plus que nous. Eh bien, mon père nous a expliqué ce que l'abbé Daniel avait dévoilé à quelques-uns à ce sujet. Tout d'abord ils sont allés rencontrer l'évêque du diocèse en prétextant vouloir se marier à Meryl Creek pour la simple raison qu'il souhaitait s'y établir. Mgr Collins aurait exigé de chacun et comme il se doit, une copie de leur certificat de baptême. Ce qu'ils firent : Thuller de la paroisse Saint-Andrew à Los Angeles et Colbec celle de Sainte-Ursule

à Lyon en France. Partant de là, il a communiqué avec l'abbé Daniel qui a accepté de les marier et de les accueillir dans notre communauté. Sauf qu'après enquête... les certificats de baptême se sont révélés faux !

Soudain, signe certain d'un danger imminent, Boule de poil se mit à grogner. Puis nous entendîmes les cris d'un corbeau. Descendant de la table en catastrophe, on chercha pendant une minute tout autour sans l'apercevoir tout de suite, puis Hélène le repéra et s'exclama tout en le pointant du doigt :

— Regardez ! Il est là !

Il était perché sur un poteau de fils électriques, à environ 60 mètres de nous. À cette distance, il paraissait déjà énorme, le plus gros même que nous avons pu voir jusqu'ici. Il croassait sans arrêt, comme pour nous dire : « Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! » Pendant que nous le regardions encore, il s'élança et se mit à foncer sur nous avec une frénésie indescriptible sous tous les angles, essayant de nous atteindre au visage et aux yeux avec son puissant bec : de vraies

cisailles qui nous effleuraient. On criait, on courait, on se pliait en deux en se couvrant la figure avec nos bras, c'était atroce. Boule de poil aboyait sans arrêt et tentait courageusement de nous en défaire.

— Les filles sous la table ! cria Michael qui se débattait avec le charognard.

Oubliant ma couardise et la mollesse de mes jambes, je m'accroupis lentement, sans perdre de vue l'oiseau, et empoignant une pierre lisse de la grosseur d'une patate je la lançai de toutes mes forces, l'atteignant directement sur le flanc. Il fit quelques voltiges étourdies et tomba sur le sol en continuant de battre des ailes pendant quelques secondes, puis il se figea.

Moi qui étais de loin le meilleur au jeu de fléchettes et au baseball, j'éprouvai pour la première fois un profond sentiment d'honneur et de fierté d'avoir délivré mes amis.

L'invincible, encore tout en sueur, les cheveux tout ébouriffés et quelques égratignures sur le front et le bras ; les deux princesses, Hélène et Frangie, réfugiées dans le donjon de la table à pique-nique, me

témoignèrent leur reconnaissance :

— Merci Apollo !

— Toutes nos félicitations pour nous avoir libérés de ce diable de corbeau !

— Oui, et tu es mon héros à présent...

Cependant ma gloire fut de courte durée quand Frangie glapit :

— Oh, il s'est remis debout !

Moi et Michael qui étions dos au grand corvidé noir, nous nous retournâmes pour constater avec effroi qu'il se tenait effectivement bien droit sur ses deux pattes. Il se mit à avancer lentement vers nous la tête haute avec ses yeux scintillants de vengeance. À chaque pas qu'il faisait, nous reculions d'un pas, tout en nous parant au pire. Puis arriva ce à quoi nous étions loin de nous attendre et que, même Lafontaine en aurait eu l'estomac noué de stupeur, il nous parla :

— Je vous conseille d'abandonner vos recherches... sinon, vous allez tous mourir ! maugréa-t-il.

— Ne l'écoutez pas, répliqua l'invincible, c'est Chaal, il ne peut rien contre notre volonté. Ce n'est qu'une hypocrite

intimidation !

— Bien dit Michael, nous sommes tous avec toi ! ajouta sa belle.

Voyant Frangie qui frémissait et pleurait sous la table, il lui dit, prenant une voix plus douce pour l'amadouer :

— Écoute petite fille, je comprends tes pleurs... car je sais que tu causeras beaucoup de peine à tes parents si tu n'es pas rentrée à la maison pour le souper, n'est-ce pas ?

Tremblotant, les larmes dégoulinant comme une crème glacée fondant au soleil autour de ses joues roses, elle bégaya :

— Ou-ou-oui.

Le corbeau reprit :

— Voilà qui est bien sage, mon enfant.

— Tu n'as rien à craindre Frangie, lui dis-je, ne crois pas ce sale menteur. Je prends tout sur moi, quoiqu'il advienne. Ça ne me fait plus rien de sacrifier ma poudre de perlimpinpin. La vérité est qu'il cherche à nous séparer et qu'il ne veut pas que nous retrouvions le reliquaire.

— Toi, le gourmand, le paresseux, le rêveur qui n'arrive à faire rien de bon à l'école... ses parents vont t'écouter, dénigra

le prince noir.

Tour à tour Michael et Hélène répliquèrent :

— Hé ! le charognard gonflé d'orgueil, tu as vite oublié qu'il a fait preuve de courage et de loyauté envers ses amis en t'envoyant sur le dos tout à l'heure, et ça, c'est quelque chose qui n'a pas de prix, je crois. Ou comme le dit souvent mon grand-père : « Cœur vaillant vaut mieux que la richesse du plus grand royaume. »

— Apollo n'est pas parfait, mais ce n'est pas une racaille !

Mais là, celle qui allait nous surprendre tous sortit de sous la table à pique-nique. Frêle, cheveux bouclés châtain-roux avec ses yeux vert fond marin des tropiques, Frangie possédait une mémoire prodigieuse. Ayant repris confiance, elle s'approcha du corbeau maléfique et lui dit :

— Je n'ai plus peur de toi. Car rien n'égale l'amour entre les êtres que Dieu a fait à son image et à sa ressemblance. Pendant un petit moment, j'ai failli te croire, après je me suis rappelé cette parole que ma mère me répétait le soir pour chasser ma peur d'être

dans l'obscurité : « Oui, vous partirez dans la joie et vous serez ramenés dans la paix. Les montagnes et les collines pousseront devant vous des cris de joie, et tous les arbres de la campagne battront des mains. » Isaïe, chapitre 55, verset 12.

Elle me prit la main et m'embrassa sur la joue.

— Merci Apollo. Je me fiche de ce que ce vieux serpent emplumé a pu dire sur toi. Je sais que tu es bon et courageux. Tu es notre « Corbino le magicien », et même si tu ne deviens pas le plus grand illusionniste de tous les temps, tu trouveras ta voie et le monde entier sera ébloui par ton talent un jour, j'en suis sûr. Pour nous, c'est ton amitié et ton réconfort qui compte avant tout.

Face à cette implacable confession de Frangie, l'oiseau resta muet et se mit à marcher de reculons vers la route, ne nous quittant pas des yeux. Le vent s'éleva, de longs cirrus s'avancèrent dans le ciel qui s'assombrit, et la nuée noire revint, comme pour répondre à un signal de leur chef. Nous crûmes qu'ils venaient pour nous emmener. Nous étions figés de peur et nous nous

tenions par la main, malgré notre fidèle ami canin qui ne semblait pas, contrairement à ce auquel l'on aurait pu s'attendre, presser de déclencher l'alarme. Mais nous allions vite comprendre, et bien au-delà de ce que l'on pouvait espérer. Nous n'étions plus seuls.

Le premier peuplier de la rangée à notre droite se courba vers nous. Surpris, nous poussâmes en chœur :

— AAAAH !

— Soyez sans crainte, rassura-t-il, nous sommes là pour vous protéger.

S'adressant à son confrère, le premier de la rangée à notre gauche, il lui commanda :

— Hé, Julius, pourrais-tu nous faire ton magnifique coup du balai et nous débarrasser de ce corbeau prétentieux qui file à l'anglaise ?

— Bien sûr Marius, répondit-il d'une voix grave en fronçant ses longs sourcils feuillus.

Il s'arqua de tout son long vers l'arrière et se rabattit sur le corbeau qui alla rejoindre sa horde malfaisante.

Puis les deux rangées de peupliers se déracinèrent et se rapprochèrent l'un de l'autre en chantant :

Nous sommes les peupliers du bonheur,
avec nous pas besoin d'aller ailleurs !

Tra-la-la-la-la ! Tra-la-la-la-la !

Nous sommes heureux de contribuer
aux chefs-d'œuvre du menuisier et du
poète, bénis soit le Créateur !

Tra-la-la-la-la ! Tra-la-la-la-la !

Sapin ! Chêne ! Érable ! Hêtre ! Arbres
de toutes espèces, joignez-vous à nous
et bénissez le Créateur !

Tra-la-la-la-la ! Tra-la-la-la-la !

Loin de nous les envieux qui sèment
la haine et la discorde autour d'eux,
car ils périront dévorés par leur mal !

Tra-la-la-la-la ! Tra-la-la-la-la !

À la dernière note, tel un régiment se
mettant au garde-à-vous, ils

s'immobilisèrent. Face à la nuée noire qui, loin de capituler, venait toujours vers nous, Marius leur dit :

— Maintenant mes amis, montrons à ces malheureux de quoi nous sommes capables. Faisons-leur le coup de l'éventail !

Ils se recourbèrent ensemble complètement tendus comme un arc, et attendirent le signal de leur général.

Ils se rapprochent... tenez bon ! À mon commandement... attention... 1... 2... 3 ! Relâchez-vous !

Les corvidés firent un bond de plus de 100 mètres vers l'arrière dans le ciel et culbutèrent les uns sur les autres. Celui qui avait été désigné par Michael comme étant Chaal vociféra :

— La partie n'est pas terminée pour vous ! On se reverra !

Puis ils repartirent confus dans la direction d'où ils étaient venus. Frangie remercia les peupliers :

— Merci Marius et Julius ainsi qu'à tous vos compagnons de nous avoir libérés de ces sinistres oiseaux !

— Cela a été un réel plaisir pour nous

petite fille, répondit Marius, et n'oublie jamais ce verset que ta mère t'a appris.

Hélène demanda :

— Est-ce qu'il y a quelque chose que l'on peut faire pour vous ?

— Heu, oui. Nous avons atteint l'âge adulte et nous savons qu'un jour nous devons accepter d'être coupés. Nous aimerions que vous graviez en lettre majuscule sur notre écorce pour moi et mes camarades qui sont de mon côté le mot, MENUISERIE, et sur celle de Julius et des siens de l'autre le mot, PAPIER. Ce sont là nos vœux les plus chers.

— Nous le ferons, promit Michael.

— Adieu ! dit Marius, reprenant aussitôt chacun leur place en terre.

Malgré l'orage qui s'annonçait, et à l'aide d'un canif que Michael avait apporté, nous exécutâmes notre serment.

Enfourchant nos vélos, nous reprîmes notre route au milieu des éclairs et des coups de tonnerre qui se répercutait sur les massifs rocheux comme « Les Canons de Navarone » et sous une pluie froide qui s'intensifiait. La météo qui n'avait rien prévu de tel, nous

n'avions pas à nous encombrer d'un imperméable. De toute façon, à la distance où nous étions, il n'y avait pas de maison ou bâtiment quelconque pour s'abriter, à part celui près du vieux phare. Mais pour nous, il paraissait assez évident que ce mauvais temps « trop inopiné » était l'œuvre du pouvoir maléfique de Chaal sur les éléments afin de nous décourager de poursuivre nos recherches. Après une demi-heure, nous étions heureux de prendre le chemin du phare. Nous arrivâmes, il va sans dire, trempés jusqu'aux os. Il fallait absolument se mettre au chaud et sécher nos vêtements au plus vite si nous ne voulions pas nous retrouver fiévreux avec un thermomètre dans la bouche et une bouillotte sur la tête à notre retour à la maison.

Michael et moi, avec notre expérience de boy-scouts, allions devoir faire preuve de débrouillardise. Notre première préoccupation de courtoisie portait sur nos deux princesses envers lesquelles notre responsabilité commençait à peser plus lourd que nos vêtements mouillés.

Nous n'eûmes aucune difficulté à pénétrer

dans le vieux hangar. La porte grinça et nous entrâmes l'un après l'autre avec nos bicyclettes. L'endroit très sombre s'illuminait à travers les fentes de ses murs de planches noircies sous chaque éclair qui déchirait le ciel. Une mezzanine ouverte par laquelle nous pouvions accéder avec une échelle et qui servait jadis à entasser du foin pour les chevaux l'hiver était déjà revendiquée par nos demoiselles. Un petit poêle au bois en fonte plombagine avec sa cheminée de tuyaux en acier placé au centre du bâtiment semblait encore fonctionnel. Je pris le fanal qui était accroché à une poutre, je remontai la mèche et parvins à l'allumer avec le briquet de mon grand-père paternel : un talisman pour moi. Nous aperçûmes dans le coin droit l'équivalent d'un demi-cordon de bois empilé pêle-mêle.

— Merci-monn-Dieu... grelottèrent
Hélène et Frangie.

Michael s'empressa de ramasser un peu de paille et quelques écorces qu'il déposa à l'intérieur du box stove. Les flammes montèrent rapidement. On mit les premiers quartiers de bois. Nous restâmes assis

agglutinés devant la porte ouverte sans prononcer le moindre mot ; nous étions hypnotisés par le feu qui dansait et se reflétait dans les pupilles de nos yeux coquebins. Puis Hélène brisa notre contemplation :

— Est-ce que vous savez qu'il sera bientôt 16 h 30 et qu'il nous faudra reprendre le chemin du retour si nous voulons être à l'heure telle que nous l'avons promis ? dit-elle, préoccupée, tout en zieutant sa montre.

— Oui, mais d'un autre côté je sens que nous ne sommes pas loin de notre but et que nous avons un motif sérieux pour justifier notre retard, répondit Michael. Nous ne pouvons pas rentrer à la maison tant que la pluie n'aura pas cessé. Ils comprendront j'en suis sûr. Désolé de vous avoir entraîné encore une fois dans pareille histoire. Sincèrement je crois que nous n'avons pas d'autres choix et que nous devons passer la nuit dans cette baraque. Nous repartirons demain matin après le lever du soleil, ajouta-t-il.

Mon ventre gargouilla et Frangie pouffa de rire, comme quoi la question était déjà

posée.

— Bon je sais, reprit l'invincible, nous aurons tous une sacrée faim à notre retour et je sentirai l'odeur du pain grillé à deux kilomètres, je crois, mais nous ne dormirons pas le ventre dans les talons, car j'ai eu la bonne idée d'acheter quatre barres de chocolat au lait avant de partir.

— Wow ! Là tu parles, m'écriai-je.

Hélène et Frangie bondirent de joie et lui exprimèrent tour à tour :

— Eh bien, c'est ce qu'on appelle de la prévoyance et de l'amitié véritable.

— C'est vraiment gentil d'avoir pensé à nous comme ça, Michael.

Il les retira aussitôt de la poche intérieure de sa veste et nous les remis sans plus attendre. Nous prîmes le temps de les savourer, sachant déjà que ce serait notre dernier repas avant le lendemain. Nous les dégustions encore, lorsque Boule de poil se mit à grogner. Pire, il tremblotait. Ce qui n'augurait rien de bon. Frangie lui parla :

— Qu'est-ce qui va nous arriver maintenant pour que tu trembles de la sorte mon chien, hein !

Nous le sûmes assez vite à une minute près d'intervalle lorsque nous entendîmes des hurlements.

— Oh mon Dieu, pas ça ! supplia Héléne.

Je ne pus m'empêcher de signaler à tout le monde :

— Des loups... mais d'où sortent-ils ? Je n'ai jamais entendu parler de loups dans la région !

— Choc de billes, raison de plus de croire qu'ils sont envoyés par Chaal ! confirma Michael.

Autre grand coup de bourdon dans nos têtes de chevaliers SUPERHÉROS, le danger n'était pas apparence ou illusion, mais bien réel, sonnèrent Frangie et Héléne après un court silence mortuaire :

— Vous les entendez... ils se répondent comme pour communiquer entre eux.

— Ils semblent même se rapprocher de plus en plus de nous... qu'allons-nous faire ?

Michael prit la situation en main. (Fiou !)

— Bon, voilà comment nous allons procéder pour nous prémunir de ces louvarts. Prenons tous les quartiers de bois dans le

coin et empilons-les contre la porte. Après, montons dans la mezzanine et gardons l'échelle avec nous avec cette fourche à foin. C'est notre seule chance !

Au bout d'une heure, toute la meute arriva. Ils devaient être au nombre de 8, 9, 10 ou même 12 selon nos calculs, mais pas moins, si l'on se fiait à la répétition succincte de leurs cris. Ils se mirent aussitôt à rôder tout autour en grondant, jappant, hurlant et grattant violemment le bas des planches avec leurs pattes et leurs griffes. Terrifiés à la simple pensée que l'un d'eux, tôt ou tard, finirait par tomber sur une planche pourrie ou fragilisée qu'un bon coup de patte n'aurait aucune difficulté à faire voler en éclat, nous étions glacés de frayeur sur le sort qui nous attendait et nos visages crispés, sans le moindre murmure, ressemblaient à des masques de porcelaine qui s'étaient solidifiés en même temps avec leur expression d'épouvante. Après quelques minutes, Hélène qui n'en pouvait plus craqua et se mit à paniquer en implorant impérativement de toutes ses forces :

— Monsieur Groundswell ! Monsieur